

DANTEC EN SON LABORATOIRE

Le théâtre des opérations. Journal métaphysique et polémique 1999, Maurice G. Dantec. Ed. Gallimard, 125 F.

Maurice G. Dantec est l'auteur de romans noirs volumineux aux personnages passablement déjantés, mêlant polar, SF, picaresque, dans un monde aux couleurs d'apocalypse. Son ambition avouée est de dynamiter les genres littéraires. Il s'est réfugié avec femme et enfant au Québec, où les distractions sont rares, ce qui est une bonne occasion de rattraper des lectures en retard. Il passe de longues nuits devant son ordinateur, d'où il lance contre le vieux monde ranci, la littérature française, les replis identitaires, l'attitude européenne dans la guerre yougoslave, quelques missiles bourrés de vitamines, d'amphétamines, et aussi d'autres substances moins licites, dans un état de fièvre créatrice qui nous donne ce pavé de 650 pages bien serrées. Le style en est parfois ingrat. Ainsi, les femmes de Montréal se mettent-elles à « vibrer dans l'air selon la fréquence plastique propre aux filles de cette ville ». On est un cyber-philosophe mutant ou on ne l'est pas.

Le théâtre des opérations se présente comme le journal de l'année 1999. C'est en réalité un carnet de lectures, une réflexion totalisante sur notre monde aux abords du troisième millénaire, un essai aphoristique, discursif, politique, poétique, et bien d'autres choses encore. La spéculation scientifique y a sa part, aussi bien que les jugements sur quelques événements historiques contemporains. Dantec a été nourri au lait de la contre-culture, le rock, le polar, le cinéma, la science-fiction de Philip K. Dick. Son imaginaire ressemble à un circuit imprimé. Il puise chez Nietzsche, Deleuze et Schopenhauer l'essentiel de ses références philosophiques, sur lesquelles il glose abondamment, avec l'enthousiasme bavard du nouveau converti. En politique comme en histoire, il est à la recherche de nouveaux paradigmes, considérant, non sans raison, que les schémas anciens ont fait leur temps. À l'instar de Nietzsche, qui considérait le Christianisme une religion d'esclaves, Maurice G. Dantec l'assimile à une formidable régression, choisissant le Christ contre les Pères de l'Église, sans trop se demander ce que serait devenue cette incertaine figure sans l'entreprise de révélation – ou de propagande – néotestamentaire.

Tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir des parents communistes, disait le titre d'un film. Lui, oui, paraît-il. Excellent moyen de se guérir à jamais de quelques réflexes encombrants, dont il prend le contre-pied, par exemple dans une assez convaincante mais peu indulgente attaque au bazooka de « l'absurde expérience communiste » d'Allende au Chili, qui n'eut pourtant pas le loisir de parquer les opposants dans les stades. Il se lance, un peu imprudemment, dans de véhémentes polémiques contre les antimondialistes franchouillards, amateurs du « sacrosaint pinard » (moins chic que la coke), ou contre Sokal et Bricmont, auteurs des *Impostures intellectuelles*, positivistes sans doute un peu bas de plafond, mais instigateurs d'un canular qui avait eu cependant le mérite de dénoncer les excès absurdes d'un scientisme mal digéré chez certains Trissotinians lacaniens.

Dantec déteste la gauche socialiste autant que la droite, tout en compassant allègrement les utopistes soixante-huitards. En fait de nouveaux paradigmes, et pour transformer, avec d'incontestables moyens d'écrivain puissant, habité, parfois halluciné, parfois aussi



Maurice G. Dantec

confondant de naïveté grandiloquente, une tardive crise d'adolescence en pensée pour le troisième millénaire, Dantec s'en va chercher son salut intellectuel chez quelques grands allumés, Joseph de Maistre, Léon Bloy ou Bernanos, avec mission d'en faire les prophètes pour les temps futurs... On ne lui contestera pas l'excellence de ces lectures qui l'entraînent parfois, peut-être à son corps défendant, du côté d'une tradition intellectuelle bien répertoriée, celle d'un monarchisme libertaire et mystique qui n'est pas sans pittoresque, ni sans mérites, mais dont la nouveauté ne saute pas aux yeux...

Le troisième millénaire sera mystique, libéral, cybernétique et malthusien, ou ne sera pas. Un peu antidémocratique, aussi, pour faire bonne mesure. Allez vous y retrouver. Les plébiscites mâtins de dandysme et frottés d'aristocratie, fussent-ils des rockers reconvertis, ont parfois des manières de nouveaux riches. Dantec est un pur produit de ce qu'il exècre, ce qui ne doit pas lui faciliter l'existence.

Le théâtre des opérations est teigneux, combatif, froufrou, réactionnaire, révolutionnaire, visionnaire. Très souvent, Dantec ne se trompe pas sur l'essentiel, quand il réfléchit sur la religion, l'histoire, l'éducation, voire la littérature. Mais il cherche des crosses, et les trouve. Ce qui précède en fait la preuve, et l'exercice est assez facile. Qu'il est dur d'être moderne, et d'empoigner la complexité ! Dans ce laboratoire formidablement stimulant, agaçant, et somme toute passionnant, d'idées, de réactions, d'invectives, de jugements à l'emporte-pièce de tonton-flingueur cyberpunk, perce, dernière l'arrogance, le goût du paradoxe, la propension, au fond bien française, à râler et à pontifier, un puissant désir de comprendre les enjeux contemporains et d'en rendre compte, une angoisse fondamentale : comment survivre ? Comment trouver de nouvelles fondations dans un monde en déficit de sens ? L'auteur a pris ses risques. Son tempérament pléthorique, au bord de l'hybris du graphomane, confère à son journal une générosité intellectuelle assez rare sous nos climats pour être louée. De la matière brûlante de ce monstre funébre, nombre de petits maîtres salonnaires eussent délayé douze essais pour cadres mélancoliques. On grinche, on ricane, on approuve, mais pas un instant on ne s'ennuie à la lecture de ce livre hors-normes.

Bernard Fauconnier

Mille ans à inventer

par Maurice G. Dantec

L'écrivain ne peut se concevoir autrement que comme une usine métaphysique, un laboratoire de manipulation transgénique dont le terrain d'expérience est la vérité elle-même, c'est-à-dire l'organisation systématique des illusions qui nous protègent du Néant.

Mille ans à inventer.

Je pourrais ici dépendre du glorieux futur qui attend l'humanité enfin libérée des chaînes du rationalisme bourgeois, si je ne craignais pas plus encore les pléthores d'illuminismes concurrents qui prospèrent ainsi sur la Mort de Dieu, puis sur celle de l'Homme qui avait cru bon de prendre sa place sans oser changer la place, comme le disait Deleuze, et qui se complait aujourd'hui dans cette farce macabre où l'abolition définitive de l'homme est occultée par le règne totalitaire de la marchandise et de l'amnésie spectaculaire.

Aussi apparaît-il un deuxième petit bout de la réponse.

L'écrivain du troisième millénaire ne peut partir que d'un constat et il doit en faire la pierre angulaire de son œuvre, il décrète l'abolition de l'Homme.

Quel rôle pour nous autres, écrivains de fiction, dans ce monde où les machines de troisième espèce nées du silicium viendront s'interpénétrer avec les constituants mêmes de nos organismes, et en particulier de notre système nerveux central ?

Quels rôles pour nous autres, romanciers désormais réifiés dans le rôle terminal de la marchandise, dans ce monde qui s'éteint et où vraisemblablement notre salut réside dans le cerveau d'un chaman de la selva amazonienne ou celui d'un schizophrène pourrissant dans son asile, ou sur le coin d'un trottoir misérable ?

Quel rôle, en effet, nous a-t-il été dévolu par le très saint nom du Verbe, d'une part, et par les petites combinaisons de la corporation médiatico-éditoriale, d'autre part ?

Sommes-nous réduits à n'être que les substituts des prêtres maintenant que les églises sont plus vides encore que les anciennes forgeries, les vacataires de service de la culture, les béquilles de l'insti' en panne de consensus fédérateur ?

Dois-je vraiment me plier, si je me prétends écrivain, mot que j'oserai définir par « homme libre », c'est-à-dire l'homme en quête de contraintes supérieures, dois-je vraiment me plier aux règles de cette mascarade, de cette bouffonnerie, de cette vaste opération de décervelage qui tente à faire de nous de gentils petits moutons chargés d'aller apaiser les banlieues en flammes, et les ministères en perdition ?

Nous ne sommes pas là pour calmer la douleur et effacer les cicatrices, nous sommes de véritables poisons, nous gratons la plaie jusqu'à ce qu'elle s'infecte, purule, et contamine d'autres organismes, et dans le meilleur des cas si nous devons la cautériser nous nous garderons bien d'employer un analgésique, et nous userons volontiers de la lame rouge au feu ; un écrivain d'aujourd'hui se devra donc d'être toxique, comme le sont tous les grands révélateurs de vérités – ce que Jeremy Namy et Ricardo Tsuquimp nous ont lumineusement démontré hier – l'écrivain de fiction du troisième millénaire sera un poète-philosophe d'une espèce hautement dangereuse – il sera Anaconda et machine de troisième espèce, intelligence schizo-opérative et prolétaire de tous les prolétaires, aristocrate de toutes les aristocraties et prophète sorti du désert pour venir fustiger les idoles, oui, disons-le tout net, il se devra d'être un authentique saboteur métaphysique. A lui dé-

Vers une transmutation biopolitique de l'économie humaine

sormais d'attenter à la pudeur des vieilles dames outragées des idéologies momifiées, car c'est dans ce monde mort, et qui n'en finit pas de mourir, ce cadavre à la décomposition fulgurante que se combinent les éléments de la vie future, que nous nous devons de synthétiser, dans le silence et l'obscurité de nos souterrains.

Mille ans à inventer ?

Commençons donc par inventer notre présent, confisqué par les monstres froids bureaucratiques et les médiocrités culturelles, commençons donc par nous penser comme nexus de tous les possibles, commençons donc par entrevoir le désastre positiviste qui refuse de comprendre l'aspect hautement paradoxal de la conscience humaine, ce retournement critique de la nature contre elle-même, sur elle-même, hypertexte en réécriture constante, à l'image de la double hélice de l'ADN.

Osons alors l'alchimie opérative du futur, osons réunir et séparer Jeremy Narby et Gilles Deleuze, osons établir les interfaces secrètes entre savoirs oubliés et connaissances en gestation, osons donc sortir du minable confort démocratique et humanitaire qui oblige l'homme à se croire seul dans l'univers et lui refuse l'accès à sa dimension cosmologique, qui est celle de son expansion macroscopique, au-delà des pesanteurs terrestres tout autant que son expansion neuroscopique – si vous me passez ce bruyant néologisme – qui est celle de l'exploration systématique des dynamiques à l'œuvre dans la biologie interne du cerveau, y compris, et j'oserais dire surtout au travers de l'enseignement opérationnel des hallucinogènes, qu'il convient illico de rebaptiser Instruments de Navigation Neurotropiques des Réalités Multidimensionnelles, donc « REALOGENES ».

Il est temps pour l'écrivain de choisir entre le succès et l'éternité, il est temps pour lui de redevenir navigateur, aventurier, et criminel, c'est-à-dire un danger pour l'ordre social, il est temps qu'il comprenne que la lumière de sa torche doit servir à enflammer les palais de la pensée et les cités corrompues du langage.

Il doit alors sans attendre rien d'autre que le sacrifice entreprendre au contraire de ce que l'on a trop souvent dit ici au cours des journées précédentes, et comme le savait Nietzsche, une nouvelle hiérarchie des valeurs, une nouvelle généalogie de la morale, une révolution générale de l'économie humaine conçue comme nécessité à transmettre de toute urgence, bref, et sans qu'il soit utile de me répéter plus longtemps, l'écrivain du prochain siècle sera l'héritier profondément sélectif du xx^e siècle, il devra organiser le chaus tout en semant le désordre dans les fois les plus ancrées, il devra se soumettre lui-même à la combustion critique de la vérité, réacteur nucléaire surgénérateur dont le reste est supérieur aux termes de la division, il sera le propagateur de la nuit dans les contrées les plus illuminées et l'étré-celle fugace de la lumière dans les plus enténébrés d'entre eux, il sera celui dont les mythes et les créatures s'échapperont de son cerveau comme venus du Monde des Morts, il aura fait d'Auschwitz et d'Hiroshima les expériences les plus cruciales de l'humanité et il s'emploiera à détruire tout ce qu'il touche, et en particulier les murs métaphysiques d'un microcosmos devenu paradoxalement trop petit pour sa puissance et bien trop grand pour ses ambitions.

© Maurice G. Dantec - Science Frontière

* Ce texte de Maurice G. Dantec est extrait d'un discours prononcé au festival Science Frontière, à Cavailon, le 29 janvier 2000. On trouvera le texte intégral sur le site www.les-ours.com